

Krishna Lali

Joseph Bonenfant

Numéro 36, printemps 1988

Érotiques

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/15182ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bonenfant, J. (1988). Krishna Lali. *Moebius*, (36), 43–45.

JOSEPH BONENFANT

Krishna Lali

Inutile d'entrer dans les détails et toutes les queues de poisson de cette époque-là. Il suffit d'évoquer le génie du doigt de Marie, un certain après-midi d'une fin d'été. Marie vivait à l'époque à l'extérieur de sa maison, errant à longueur de journée.

Une fois rendue en Crète, elle erra de moins en moins, se trouvant là accompagnée par une paire d'amis inséparables: Myriam et David. On voyait, toute la journée, le trio tâter le sable au bord de la mer. Le nez piquant vers le sol.

Constamment épiés par un narrateur à la faible omniscience, ils marchaient à perte de journée sur la surface mouillée du sable, au plus près des vagues. Ils allaient vers le nord, vers le sud, et inversement, et continuellement. Où s'arrêteraient-ils? Quand prendraient-ils le temps de regarder le ciel en face?

Un jour qu'ils se sentirent moins épiés, ils se dirigèrent vers le Rocher de Hiérapétra, où les grottes propices et les caps anguleux composaient un site de tout repos, dérobé partiellement aux regards indiscrets des gamins. Entre deux caps rocheux, on accédait à une plage ronde; mais pour y parvenir, il fallait risquer l'eau jusqu'au menton, jusqu'aux lèvres.


Le narrateur, les mains vides, s'était isolé dans une grotte pour enfiler son maillot. Il descendit lentement dans l'eau, manoeuvrant parmi les cailloux d'un pied concupiscent, expérimentant le froid à pleine mer, relevant le menton jusqu'aux nuages.

Dès qu'il aborda la clairière de sable, il se dirigea vers l'ombre, se dérobant à l'angle des gamins espions. Marie adorait le soleil de tout son corps pendant que Myriam et David se baignaient au large. Le narrateur, prenant son maillot à deux mains, en fit autant.

Sur le dos, il rampa tortueusement jusqu'à la tache de soleil et s'immobilisa lourdement, un peu sur le côté, pour observer Marie, étendue sur le ventre. Elle semblait dormir profondément.

Le temps durait, mais passait quand même. De temps en temps, le narrateur (que par la suite, pour les avantages du





récit, on appellera Jason) portait son regard perdu vers le large où batifolaient les deux poissons humains. Quelques oiseaux passaient, indifférents.

Jason osait parfois envisager la réalité en face. Il regarda Marie, qui semblait se réveiller. Un instant vint où leurs yeux se rencontrèrent, dans une indifférence feinte assez rapide. Chacun tourna en même temps la tête vers le néant, et se retourna, elle sur le dos, lui sur le ventre.

Il se passa encore du temps. Au fil des secondes, Jason avait l'impression de se punir, ainsi tourné vers le centre de feu de l'univers. Immobile, Marie s'échappait vers le ciel, l'observant imperceptiblement d'un nuage. Jusqu'au moment où, bondissant comme la panthère, elle se mit debout d'un seul élan et se dirigea vers l'eau.

Allait-elle rejoindre les deux autres au large? Courait-elle se cacher? Elle se baigna prestement, en nageant quelques brasses. Puis elle sortit toute lumineuse de la mer, tordant ses cheveux en un mouvement de tête qui passe à l'attaque. Elle se dirigea comme une flèche sur Jason, qui la regarda venir sans broncher.

Il resta obstinément couché sur le ventre, sentant sa présence à ses côtés, gardant les yeux fermés. Se propageait en lui un silence violent. Il cherchait à respirer plus profondément pour chasser une rigidité qui descendait dans ses pieds. Il sentit soudain du sable chaud couler dans le creux de ses genoux, de ses reins, de sa nuque, sur ses chevilles.

Puis, rien ne se passa. Jason restait obstinément face contre terre. Marie lui dit quelque chose dans une langue totalement étrangère, d'une voix très douce. Il entendit plutôt, au loin, d'étranges rires d'enfants, et les rires encore plus étranges des deux baigneurs. Ses mains restaient ouvertes le long de ses cuisses.

Vivement, il releva la tête du côté des gamins moqueurs. Rien. Il regarda plus intensément. Décidément rien. Ces enfants existaient-ils ailleurs que dans ses peurs?

— Quelle langue parlez-vous? dit-il en se relevant sur ses coudes. Marie répondit quelque chose de doux, de vrai, sans doute, mais quoi?


— Where do you come from? hasarda-t-il encore.

— From nowhere, murmura-t-elle.

Jason reposa sa tête contre le sol en souriant nerveusement. Il se mouilla les lèvres, puis ferma les yeux. Il attendit le néant, en pensant au rien.

Il ne put malheureusement pas y penser longtemps, interrompu dans sa rêverie solitaire par le toucher ferme de Marie. Il sentit sur le dedans le plus extérieur de son bras gauche se poser un doigt encore humide. Et, sensiblement au même instant, des cheveux mouillés se répandre au creux de ses reins, et la langue de Marie s'écraser contre le creux de sa main.

Une chaleur parcourut son corps. Son esprit se divisait entre une fraîcheur et une mouillure frémissante. Ne pas bou-



ger. Mais comment tergiverser entre le néant et le tout? Une millièmè sensation s'ensuivit instantanément. Comment mimer une certaine résistance? Comment échapper à l'heureux stratagème? Se lever (en tournant le dos)? Fuir? Fallait-il là-bas fuir?

Non. Faire le mort. Ne plus parler. Ne plus jamais parler. Pourquoi toujours parler? Pourquoi toujours s'empêtrer? Attendre. Mieux, oublier. Faut-il fermer la main? Faut-il réagir? Jason trouva une solution: respirer profondément. Avec un rythme. Cacher l'émotion. Attendre. Oublier. Respirer.

Marie lâcha momentanément sa proie. Puis, s'appuyant contre lui, sein droit contre fesse gauche, elle se mit en devoir d'étaler sur ses reins, d'un doigt attentif, une goutte de salive délicatement cueillie sous sa langue.

Jason frémissait à l'intérieur de ses os de la même musique que lorsqu'il observait les étoiles la nuit. Pour se refroidir les esprits, il songea aux tonnes de matières dures qui composent les milliards d'astres que les galaxies démenagent vers le fond de l'univers.

Le doigt de Marie progressa lentement jusqu'au cou de Dionysos au repos. Jason, désormais, ne pouvait plus mettre la moindre cohérence dans ses pensées. Tout ce qu'il pouvait évoquer, c'était Krishna Lali au milieu des milliers de chaudes vachères hindoues. Ah! la Toison d'or! l'Orient! les laitières amoureuses!

Il sentait dans son cou la pellicule des baisers précis. La bouche de Marie s'acharnait vers la droite, comme pour rejoindre la pomme d'Adam, régulièrement agitée d'une saccade.

Jason voulut bien relever un peu la tête pour rendre plus facile le baiser conventionnel. La douce occupation se prolongeant, Marie évolua lentement du dos du gisant, sur lequel son corps avait longtemps pesé, vers la droite de Jason. Elle s'allongea au plus près de lui.

Un bruit sec les interrompit net. David et Myriam, revenus de leur baignade, préparaient la bouffe. Ils devisaient à voix basse. Jason et Marie les observèrent quelques instants, assez longtemps pour remarquer qu'ils leur tournaient délibérément le dos, ce qui les fit sourire au même degré de complicité.

Parmi les mouvements divers qui suivirent, on ne sait pas lequel des deux gisants fut le plus inventif. Un avion surgit soudainement de l'horizon, dans un bruit infernal. Myriam tendit les bras vers lui en lançant le plus éperdu des cris. Quand elle tourna la tête vers le couple allongé, elle observa avec surprise que la longue chevelure de Marie, déployée, reposait immobile sur la poitrine de Jason.